

**FRASSE  
MIKARDSSON**

**Autopsie  
pastorale**



 **l'aube  
NOIRE**



## AUTOPSIE PASTORALE

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2021  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-3926-3

Frasse Mikardsson

# Autopsie pastorale

roman

*éditions de l'aube*



*À Martin, ma muse scintillante*



1





## SIGTUNA\*

- 1 la maison de la pasteur
- 2 le centre médical
- 3 le centre paroissial
- 4 le cimetière/l'ancien jardin du cloître
- 5 la maison de Pierre/de Britt-Marie



« Enfin, c'en est fait,  
La Brinvilliers est en l'air,  
De sorte que nous la respirerons ! »

GUNNAR EKELÖF  
(paraphrasant madame de Sévigné),  
*Une élégie de Mølna* (1960)



## Prologue

### Un mort à domicile

« *Je soussigné Oscar Ljungqvist, étudiant en médecine générale, ai été contacté ce soir vers 19 heures 30 pour constater le décès de Lillemor Bengtsdotter à son domicile. Je ne la connais pas. Elle n'était pas une de mes patientes. Je suis accueilli à mon arrivée par deux policiers, Christoffer et Miriam, formant la patrouille n° 17.5642. Christoffer explique que la fille de la défunte, Camilla Bengtsdotter, n'a pas eu de nouvelles de sa mère depuis le dimanche 11 septembre. Elle a téléphoné à maintes reprises et sonné à la porte sans succès. Elle s'est donc inquiétée. C'est pour cela qu'elle s'est mise en relation avec la police, afin qu'elle l'aide à se rendre à l'intérieur du domicile de sa mère pour voir comment elle allait. Son père, le mari de la défunte, est décédé il y a environ trois ans. Je note que la police a brisé une petite vitre de la porte d'entrée pour pénétrer dans la maison.*

*Une fois rentrés, ils ont retrouvé sur la table de la cuisine deux boîtes d'aspirine et un bocal de harengs marinés aux oignons rouges.*

*Le policier Christoffer me conduit dans le bureau, à l'étage. La patiente gît là, face contre terre et sans vie, entre un fauteuil et un secrétaire. Elle est froide, bleue et marbrée. Sa tête est*

*comme collée au plancher. Au niveau du visage, une mare de sang. Les lividités cadavériques – ces liquides poussés par la force de gravité vers le bas suite au trépas – ne peuvent être effacées par pression au niveau du cou et du visage. Les articulations des doigts, de la mâchoire et des coudes, ne sont plus rigides mais flasques. Mon évaluation finale est que la défunte s'est vidée de son sang à la suite d'une blessure de cause externe et que le processus de putréfaction est avancé.*

*Je transmets aux policiers mes conclusions ainsi que mon souhait qu'ils commencent des investigations et ordonnent une autopsie médico-légale<sup>1</sup> qu'ils sont seuls, avec le procureur et le juge, à pouvoir diligenter. Christoffer et Miriam me font alors savoir qu'ils n'ont aucunement l'intention d'enquêter sur la mort de la patiente dans la mesure où le cadavre n'est pas en état de décomposition avancée et que l'on ne pourrait donc manquer de voir la moindre lésion de violence d'importance, ce que je conteste. En outre, ils estiment avoir éliminé toute possibilité d'intervention d'autrui dans le décès parce qu'il n'est pas matériellement possible que quelqu'un ait pu s'introduire dans la maison, la porte et les fenêtres étant fermées à leur arrivée. Le cadavre n'a aucun couteau planté dans le dos. Il ne présente pas d'impact de balle. J'explique à la police que l'anatomopathologiste de l'hôpital ne va pas réaliser d'autopsie scientifique<sup>2</sup> puisqu'il y a des signes de traumatisme externe. Étant*

---

1. Une autopsie médico-légale est une autopsie réalisée par un médecin légiste.

2. Une autopsie scientifique est une autopsie réalisée par un médecin anatomopathologiste. Médecine légale et anatomopathologie sont deux spécialités distinctes. Très schématiquement, le médecin légiste intervient en cas de mort violente, et l'anatomopathologiste, en cas de mort naturelle. En pratique, il existe un certain flou sur les domaines respectifs de ces deux spécialités médicales, ce flou faisant l'objet du prologue et du premier chapitre de ce roman.

*donné que la cause de décès ne peut être déterminée par l'examen externe que je viens d'effectuer, il ne reste comme seule option que la réalisation d'une autopsie médico-légale. La patiente étant décédée dans le comté de Stockholm, le cadavre doit être adressé dès ce soir au service de médecine légale de Solna. J'encourage la patrouille de police à suivre les procédures habituelles.*

*Miriam me déclare alors d'une voix autoritaire que ce cadavre ne lui rappelle pas les cadavres putréfiés avec lesquels elle a déjà été en contact. Elle prétend s'être déjà entretenue avec l'officière de garde. Celle-ci a apparemment décidé, avant même mon arrivée, qu'aucune enquête ne sera menée. La patrouille me conseille de la joindre par le 114 14, le numéro téléphonique national de la police, si je ne suis pas satisfait de leur décision.*

*Je compose alors le 114 14. Un message automatique me demande de patienter. En attendant de pouvoir parler avec l'officière de garde, je me rends chez les voisins les plus proches, Klas et Marianne Arnell. Ils habitent de l'autre côté de la rue, dans la petite maison rouge jouxtant la bibliothèque municipale. La fille de la patiente, Camilla Bengtsdotter, est chez eux. Je lui fais part de mes observations concernant le décès de sa mère. Durant notre conversation, je suis mis en relation avec la lieutenant de police Lisa Mathisson qui me confirme d'emblée partager les conclusions de ses collègues de la patrouille. Je présente mes excuses à Camilla<sup>1</sup> pour cette interruption ; je m'isole dans une pièce et tente de faire valoir mes arguments : la lieutenant Lisa Mathisson raccroche. Je prie ensuite Camilla de bien vouloir accepter que je me manifeste à nouveau auprès d'elle lorsque la conduite de l'enquête aura été décidée en accord avec la police. Je ressort de chez les voisins*

---

1. En Suède, on appelle et on désigne une personne très facilement par son prénom, même lorsqu'on la connaît peu, voire jamais rencontrée.

*et retourne au domicile de la défunte. Je contacte en chemin la spécialiste en médecine générale d'astreinte, Janet Månesköld, avec qui je travaille en binôme, pour la prévenir de la manière dont la police s'est comportée jusqu'ici. Janet se fie à mon jugement : elle me soutient et s'engage à contacter séance tenante l'officière de garde avec laquelle je viens de m'entretenir.*

*De retour sur place, les policiers Christoffer et Miriam m'annoncent officiellement qu'ils sont déchargés de l'enquête décès. Ils me remettent les clefs du domicile et me disent, en réponse à ma question, que Camilla, la fille de la patiente, a donné son accord pour que je les transmette directement aux voisins. Ces derniers se sont par ailleurs aimablement proposés de couvrir le carreau brisé par la police dans la porte d'entrée à l'aide d'un panneau de bois.*

*La patrouille quitte les lieux sur-le-champ et ramène Camilla de chez les Arnell à son propre domicile, sans même me laisser l'occasion de finir mon entretien avec elle. Tandis que la police allait chercher Camilla chez les voisins, je suis appelé par ma collègue, le Dr Janet Månesköld. Elle m'informe que le capitaine de police Harald Löf, le supérieur de la lieutenant Lisa Mathisson, et par là même de Christoffer et de Miriam, a décidé de reprendre l'enquête à son compte et qu'une autopsie médico-légale sera diligentée. Le Dr Janet Månesköld me demande de délivrer un certificat de décès, de fermer la maison de la défunte et de remettre les clefs aux voisins, selon l'autorisation faite par la fille de la patiente.*

*Je rédige le constat de décès et le pose sur le guéridon de la salle à manger. Je scotche un message sur la porte extérieure à l'intention de la police, l'informant que les clefs sont chez les Arnell. Je verrouille la porte et vais déposer les clefs. Puis je quitte les lieux.*

*Quelques minutes après, je suis contacté par le commandant de police Emil Pousette. Il se présente comme étant l'un des officiers les plus gradés en service cette nuit-là au centre de commandement de la police de Stockholm. Il me fait savoir que la patrouille n° 17.5642*



*est en chemin vers le domicile de la patiente. Le capitaine Harald Ljöf, qui s'est engagé auprès du Dr Janet Månesköld à commander une autopsie médico-légale, n'est pas selon lui habilité à intervenir. C'est pour cette raison que le commandant Emil Pousette a pris la décision que la police n'ouvrirait en aucun cas de dossier d'enquête décès. Il exprime son vif mécontentement face à mon "attitude non professionnelle" (sic) et promet d'écrire un rapport de dysfonctionnement grave concernant cette affaire.*

*Après ma conversation avec le commandant Emil Pousette, je me mets en relation avec le capitaine Harald Ljöf: en effet, savoir qui est désormais en charge de l'enquête n'est plus très clair pour moi. Harald Ljöf me confirme qu'il a modifié sa décision après avoir reçu des directives explicites de son supérieur.*

*Lorsque j'arrive au domicile de la patiente que je venais à peine de quitter, je rencontre la même patrouille qui me demande mes papiers d'identité pour pouvoir clairement m'identifier. Ils prennent même une photo de mon permis de conduire, tandis qu'ils refusent de me donner leur nom de famille. Christoffer et Miriam m'informent ensuite que je vais être poursuivi en justice car j'ai selon eux engagé ma responsabilité médicale en laissant la dépouille de la patiente sans surveillance.*

*Après ces échanges, je peux enfin commander un transport funéraire qui vient récupérer la patiente à 22 heures 45. Je rédige une demande d'autopsie scientifique à l'intention du médecin responsable du service d'anatomopathologie de l'hôpital Karolinska à Solna et j'y joins le certificat de décès, initialement laissé sur le guéridon. Pour la deuxième fois de la soirée, je ferme à double tour la porte d'entrée et remets les clefs de la maison à Camilla Bengtsdotter à son domicile, situé au 22 du chemin de l'Estragon à Märsta. J'en profite pour lui remettre également une notice d'information et les coordonnées du cabinet médical, au cas où elle aurait des questions à me poser ultérieurement. Quand je la*

*dissuade de nettoyer elle-même la mare de sang sur le parquet du bureau, Camilla fond en larmes. Elle m'explique que la police lui a déclaré que sa mère avait été retrouvée sans vie dans son lit. Camilla exige de connaître la cause du décès de la patiente. Je lui promets de reprendre contact quand l'origine du décès aura été déterminée.»*

Rapport signé électroniquement le 18 septembre 2016 à 00:52 par Oscar Ljungqvist, étudiant en médecine générale, cabinet médical Svartbrun, Märsta, comté de Stockholm.

Historique des consultations : Dossier médical électronique de Lillemor Bengtsdotter (numéro d'identification national: 19340621-9644) consulté et imprimé par Eva-Stina Sjögren le 19 septembre 2016 à 08 heures 25. Requête en accès déposée par Denise Edberg via le fichier central de l'administration de la santé, le 20 septembre 2016 à 11 heures 13 (en attente de validation).

\*

La suite des événements confirma à Oscar Ljungqvist qu'il avait eu raison de consigner dans le dossier médical ses démêlés avec la police. Une plainte fut effectivement déposée à son encontre pour défaut de surveillance du cadavre de Lillemor Bengtsdotter, mais le procureur classa rapidement l'affaire sans suite.

En envoyant la défunte au service d'anatomopathologie de l'hôpital Karolinska, le jeune Oscar Ljungqvist allait par ailleurs être à l'origine d'une longue enquête. Mais il ne le découvrirait que bien plus tard.

\*

## 1

### La demande d'autopsie scientifique

**E**va-Stina Sjögren avait toujours rêvé d'avoir deux enfants. Elle donna d'abord naissance à une fille, puis à des faux-jumeaux. Elle se retrouva donc, sans l'avoir prévu, mère de trois bambins. Depuis la naissance des derniers, elle avait le sentiment d'être entrée dans un tunnel dont elle ne voyait pas le bout. Tous les jours se ressemblaient et se fondaient les uns dans les autres. Vue de plus près, cette immense journée, où la perspective du repos fuyait en permanence sur l'horizon, était elle-même divisible en une succession de minuscules moments et de tâches effectuées à un rythme effréné :

Réveil en sursaut, parce que Ragnar crie ;  
Se rendre compte qu'il faut le changer ;  
Se recoucher ;  
Se relever, se préparer avant le réveil des enfants ;  
Découvrir que son mari est déjà parti au travail ;  
Réveiller les enfants pour leur faire un shampoing antipoux ;  
Se rendre compte que Malva a fait pipi au lit ;  
Mettre le matelas de Malva à la machine à laver ;  
Appliquer le produit antipoux. Un. Deux. Trois ;

Laisser poser quinze minutes ;  
Préparer les petits déjeuners ;  
Mettre le lit de Ragnar dans un sac ;  
Céder et mettre un dessin animé à la télé ;  
Mettre le lit de Louise dans un sac ;  
Faire manger les enfants ;  
Asperger les lits d'aérosol antipoux ;  
Pratiquer un second shampoing ;  
Rincer. Un. Deux. Trois ;  
Habiller. Un. Deux. Trois ;  
Partir à la crèche en courant.

Seul repos, seul moment où la cadence infernale se ralentit, où les couleurs arrêtent de se fondre dans le kaléidoscope : le travail. Le travail, moment béni de la journée. Eva-Stina rêvait d'autopsier dix heures par jour pour pouvoir enfin récupérer de sa fatigue accumulée et de questions parfois insurmontables comme : « Que vais-je faire à manger ce soir ? » Quel beau métier que celui d'autopsier ! Un métier où le télétravail est impossible. Certains de ses collègues pathologistes travaillent parfois chez eux, avec leur microscope, analysant une biopsie de muqueuse gastrique ou de cancer du sein. Ils sont assis du matin au soir à observer les perturbations cellulaires, utilisant toutes sortes de colorants roses, rouges ou jaunes – plus souvent roses : l'éosine, c'est pas cher et c'est tellement beau ! Leurs seules pauses consistent à s'occuper des enfants. À la maison, pas d'échappatoire, pas de pause-café avec les collègues. Le télétravail, quel enfer ! La seule peur d'Eva-Stina dans son métier, c'est l'avènement de l'autopsie virtuelle.

\*

Déposés, les enfants, à la maternelle du Farfadet. Dévalés, les escaliers en béton menant du siège administratif Nouvelle Demeure vers le chemin Karolinska. Dépassées, les urgences sur la gauche. Engouffrée, Eva-Stina, par l'entrée P5. Traversées, les consultations de mammographie et celle de ponction cytologique. Au pas de charge.

Soudain, davantage de luminosité. Eva-Stina s'arrête un bref instant, levant les yeux pour contempler l'atrium vitré, composé de centaines de carrés épais et translucides. À cet instant, elle se trouve au cœur de la Maison du radium. Cette Maison, c'était le cadeau que le roi Gustave V avait offert à la nation pour ses soixante-dix ans. Un cadeau royal.

Au tout début, la Maison du radium, c'était un appartement situé sur l'île de Kungsholmen. Cette habitation habituelle, en lieu et place d'un hôpital, rassurait les patients par son aspect familial et chaleureux, mais les 120 milligrammes de radium rayonnaient librement dans l'espace. Avec la nouvelle Maison du radium, les murs et les portes s'étaient renforcés d'une couche de cinq millimètres de plomb, arrêtant les radiations. La collecte de fonds pour le jubilé du roi avait rapporté la somme (à l'époque) extravagante de cinq millions de couronnes. En comparaison, Carl XVI Gustaf, pour ses soixante-dix ans cinq mois plus tôt, avait reçu comme cadeau de la Fédération suédoise de ski un fonds à son nom délivrant trente mille couronnes à des « jeunes leaders prometteurs sur la neige – un concept inventé pour l'occasion – afin qu'ils puissent poursuivre leur formation de jeunes champions prometteurs sur la neige ». Le fonds de Gustave V, lui, avait permis de construire un formidable édifice fonctionnel en briques rouges. Tout premier bâtiment de l'hôpital Karolinska de Stockholm, inauguré en 1938, la Maison du radium allait par la suite devenir le cœur du réacteur du système hospitalier.

Mais le vieux Karolinska qu'Eva-Stina Sjögren venait de traverser était destiné à être démolé ou à être recyclé – au fond, quelle importance? Le nouveau Karolinska, tout drapé de centaines de carrés de verre reflétant le peu de lumière rasante de l'automne naissant, prendrait bientôt le relais. Dans un quartier futuriste et bétonné, loin de la brique et des jardins qu'elle venait de parcourir. 1938, cela semblait bien loin, en ce jour où le vieux Karolinska se mourait et où le nouveau, empêtré dans d'incroyables scandales financiers, attendait patiemment d'être achevé.

Deuxième étage par les escaliers. Entrée dans le service de pathologie et de cytologie.

Eva-Stina Sjögren était spécialiste en anatomopathologie, et Laleh Yazdanpanah était son interne. Leur première tâche de la journée, chaque matin, était d'examiner si les demandes d'autopsie scientifique qui leur avaient été adressées étaient recevables, c'est-à-dire qu'elles relevaient de leur champ d'action. Dans le cas contraire, elles devaient être réorientées vers le service de médecine légale de Solna afin qu'une autopsie médico-légale y soit pratiquée. Ce travail de réorientation était parfois délicat, la police ne présentant pas souvent d'entrain particulier à ouvrir une enquête décès.

Eva-Stina n'avait pas envie de travailler tout de suite. Elle n'avait toujours pas pris de petit déjeuner. Elle n'avait pas eu le temps de manger avant de partir. Laleh Yazdanpanah non plus. Celle-ci mangeait des flocons d'avoine mélangés avec du lait fermenté et des morceaux de pomme, le tout saupoudré de cannelle, tout en lisant le quotidien *Dagens Nyheter*. Laleh était une jeune femme très concernée par l'état et les souffrances du monde.

« Quelles sont les nouvelles ? » demanda poliment Eva-Stina, bien consciente qu'aujourd'hui encore, elle n'échapperait pas à une leçon de géopolitique. Laleh haussa les épaules : « Les Russes ont apparemment des vues sur l'île de Gotland. »

La spécialiste tressaillit : « C'est grave ? Ils peuvent vraiment débarquer ? »

— Dur de savoir, répliqua sa consœur. Il y a, selon le journaliste Mikael Holmström, une menace qui pèse sur l'île. Mais comme c'est classé secret-défense, il n'en sait pas plus. Un *think tank* américain, le Centre pour une nouvelle sécurité américaine, a constaté que Gotland n'était pas protégée et que les Russes pouvaient donc facilement l'envahir, un peu comme quand ils avaient débarqué sur l'île en 1808 et qu'il n'y avait aucun soldat mobilisé pour la défendre. L'île va être remilitarisée et Annika Nordgren Christensen, auteure du rapport, *Un effectif robuste pour la défense militaire*, attendu à la fin du mois, devrait recommander le rétablissement du service national obligatoire dès 2018. »

Ce que Laleh Yazdanpanah n'avait pas précisé, c'est que Carl Bildt, ancien chef du gouvernement suédois et ex-ministre des Affaires étrangères, avait minimisé ces risques par un lapidaire, Nous ne sommes pas si importants. Pour Laleh, la stratégie géopolitique de Carl Bildt se résumait en ces termes : serrer les fesses et souhaiter que les Russes s'en prennent à d'autres, par exemple aux pays Baltes. C'était là le seul espoir de la Suède.

« Ah quand même ! » soupira Eva-Stina, se rendant compte qu'elle avait oublié d'emporter son petit déjeuner et que ses enfants allaient peut-être devoir faire l'armée.

Laleh continuait, imperturbable : « Gotland, située au centre de la mer Baltique, aurait, selon le *think tank*, une énorme importance stratégique au cours d'un conflit armé ;

mais le problème, pour la Suède, c'est qu'elle ne peut pas bénéficier automatiquement de la protection de l'OTAN puisqu'elle n'en est pas membre.»

Eva-Stina ne l'écoutait plus. Elle s'était jetée sur une boîte de chocolats Aladdin offerte par les parents d'un défunt autopsié la semaine passée. Elle avait été prévenue lors de son entretien d'embauche. C'est à la maternité et à la morgue que les familles envoient le plus de sucreries. Manger toutes les douceurs qui lui étaient destinées ne pourrait que la rendre obèse.

Eva-Stina n'avait qu'une envie : arrêter cette discussion anxiogène. Pour cela, elle allait clouer le bec à Laleh avec deux arguments massue : « Mais qu'est-ce qu'il ferait, Poutine, avec tous ces Suédois de Gotland ? Les Suédois sont des gens bizarres, couverts de tatouages. Il ne saurait pas comment les gérer. »

Devant la mine stupéfaite de Laleh, elle en profita pour renchérir : « En plus, une bonne part des politiques du gouvernement ont leur résidence secondaire à Gotland. Crois-moi ! Ils ne vont pas s'en laisser déposséder aussi facilement ! »

Laleh n'avait aucun argument à opposer, confrontée à tant de détachement devant la perspective d'un conflit avec le puissant voisin. La Suède connaissait la paix sur son territoire depuis plus de deux cents ans – si on estimait que l'autorisation accordée par le gouvernement de la traversée de la Suède par la Wehrmacht en 1941 faisait partie intégrante du concept de neutralité suédoise. Peut-être que c'était pour cette raison qu'Eva-Stina ne pouvait pas comprendre que la paix était un bien précaire dont la perte possible ne pouvait être chassée d'un revers de main ou à coups de tatouages et de résidences secondaires huppées. Les parents de Laleh avaient fui la guerre Iran-Irak dans les années quatre-vingt. Elle-même avait envie d'aller acheter un drapeau russe qu'elle mettrait à la fenêtre



de la Maison du radium quand l'armée rouge débarquerait. Elle leur chanterait : « *Sois glorieuse, notre libre patrie, alliance éternelle de peuples frères!* » à leur arrivée et leur dirait en russe : « *J'étais avec vous dès le début.* »

Eva-Stina caressait la boîte de chocolats avant de décider lequel, parmi les treize variétés, elle allait manger en premier. Une fois la boîte ouverte, elle semblait ne plus pouvoir s'arrêter. Elle avait bien fait d'arriver tôt, avant qu'un autre membre du personnel n'entame la boîte ! Laleh se taisait, admirant sa collègue engloutir de manière rythmée les bouchées chocolatées : *Elle ne respire que toutes les deux pralines, c'est incroyable!*

Carré châtain court, un rouge Allure velvet extrême de Chanel sur les lèvres, Eva-Stina portait toujours, en dehors de la salle d'autopsie, un tailleur échancré et des talons hauts. Elle était à mi-chemin entre *l'executive woman* et la femme fatale, si ce n'était son sourire malicieux rappelant celui d'une enfant sur le point de faire une bêtise. Elle était mince comme un fil. Sa silhouette de rêve était scandaleuse au vu de ses excès alimentaires. Une preuve supplémentaire, selon la jeune interne, que la vie était faite de profondes injustices.

La spécialiste n'avalait pas les bouchées au chocolat au hasard, contrairement à ce que pensait Laleh Yazdanpanah, mais selon un ordre bien établi. La boîte était composée de deux niveaux de pralines, et la tradition imposait que l'on n'entame jamais l'étage inférieur avant d'en avoir fini avec l'étage supérieur. Eva-Stina commençait toujours par la praline au chocolat blanc et finissait invariablement par la bouchée à la fraise. Cette dernière lui donnait des haut-le-cœur, mais la manger était le seul moyen d'accéder à l'étage inférieur.

Ces boîtes Aladdin, vendues par millions chaque année depuis 1939, étaient une institution en Suède. Plus que de simples chocolats, elles étaient le ciment de la société suédoise, au

même titre que le roi Carl XVI Gustaf, Ikea, ABBA ou encore le hareng pourri. C'est pour cela qu'il y a deux ans, Marabou, l'entreprise produisant Aladdin, avait déstabilisé toute la nation par une décision radicale dont Eva-Stina ne pouvait toujours saisir ni la raison ni la portée. La praline triple noisette, celle qui était la plus appréciée de tous les Suédois, celle pour qui personne n'osait finir l'étage supérieur de peur que le convive suivant ne s'empare de la praline triple noisette de l'étage inférieur, avait été tout bonnement supprimée au profit d'une praline au bureau.

La cruelle vérité avait fini par être révélée par le journaliste Erik Wisterberg dans *Dagens Media*. La praline avait été « débranchée » pour des motifs purement économiques. Elle était trop chère à produire. C'était la seule qui devait être posée à la main dans la boîte et disposait de sa propre chaîne de fabrication.

Face à ce drame national, le politique Håkan Juholt était intervenu, faisant part, comme la plupart des sujets de sa majesté Carl XVI Gustaf, de ses doutes horribles à l'encontre de la disparition programmée de la triple noisette. Avec une référence à feu la praline digne d'une cour de récréation, il avait déclaré : « Ce doit être un employé à la noix qui a pris cette décision, s'il ne s'agit pas que d'un plan com' où l'auteur va voir ses émoluments triplés – au minimum. » Pour filer la métaphore dans la même veine d'humour potache, Håkan Juholt aurait pu rajouter que « l'employé avait dû être chocolat » en voyant la déferlante médiatique qu'il avait déclenchée. Mais Eva-Stina n'en était pas sûre. La boîte Aladdin, avec la mise à mort injuste de la triple noisette, avait désormais une image un brin sulfureuse. C'était peut-être bon pour les ventes : elles n'avaient pas flanché.

C'est devant de telles prises de position courageuses, proches du peuple, que Håkan Juholt s'était par ailleurs

honoré. Il avait succédé à Mona Sahlin en 2011 à la tête du parti social-démocrate, et s'il n'avait pas été contraint à la démission l'année suivante, il serait aujourd'hui chef du gouvernement suédois, en lieu et place de Stefan Löfven. *Il aurait sûrement rétabli la praline triple noisette*, songeait Eva-Stina, rêveuse. Mais cela n'arriverait jamais : Håkan Juholt venait de mettre un terme à sa carrière politique et avait quitté le Parlement huit jours auparavant.

C'était fini, tout espoir était envolé. La bouchée au sureau n'avait pas été retirée du marché. Marabou avait tenu bon. Née sous de mauvais augures, elle avait été d'emblée détestée par l'ensemble de l'opinion publique. Rien d'étonnant à cela, les consommateurs la reconnaissaient pour ce qu'elle était : le fossoyeur de la triple noisette. Dans les enquêtes d'opinion, elle était, selon Henrik Helander, autre directeur des ventes de Marabou, la praline la moins populaire. Regardant la boîte, Eva-Stina constata, avec une forme de satisfaction triste, que la bouchée au sureau avait été à son tour remplacée cette année par une au citron vert. Elle ne put s'empêcher de faire non de la tête. « Tu as vu, Laleh ? La bouchée au sureau ne sera même pas restée deux ans ! Tout ça pour ça ! »

\*

Laleh avait fini son petit déjeuner et refermé son journal. Eva-Stina avait survolé l'unique demande de la journée (les autopsies scientifiques étant en baisse en Suède, la « production » était sinistrée). Après avoir émis un petit sifflement de surprise, la spécialiste tendit à Laleh le formulaire, maculé de chocolat, en articulant avec peine, toujours en mastiquant : « Elle est bien bonne chelle-là ! On va bien che marrer ! » Puis, reprenant son sérieux : « Tu en penches quoi ? »

Réorienter les demandes d'autopsie scientifique vers la médecine légale, convaincre le médecin généraliste de rappeler la police pour lui conseiller fortement d'ordonner une autopsie médico-légale, c'est tout un art. En tant qu'interne, c'était à Laleh de poser l'indication. Eva-Stina était là pour la superviser, évaluer si elle prenait la bonne décision et sur quels critères.

Laleh Yazdanpanah lisait attentivement le rapport daté de la veille. Eva-Stina s'amusait de voir sa jeune recrue froncer de plus en plus les sourcils au fur et à mesure de la lecture de la fiche de liaison et de la demande d'autopsie.

*FICHE DE LIAISON DANS LE CADRE D'UN DÉCÈS EN DEHORS DE L'HÔPITAL :*

DATE DE DÉCOUVERTE DU CORPS : LE 17 SEPTEMBRE 2016.

VU(E) POUR LA DERNIÈRE FOIS EN VIE : PAS DE CONTACT AVEC LA FAMILLE, LES PROCHES ET LES VOISINS DEPUIS ENVIRON SIX JOURS.

LIEU DE DÉCÈS : DOMICILE.

DÉFUNTE IDENTIFIÉE À L'AIDE DE SON PERMIS DE CONDUIRE.

LE BRACELET D'IDENTIFICATION A ÉTÉ PLACÉ AU POIGNET DROIT PAR OSCAR LJUNGQVIST.

ADRESSE OÙ LA DÉFUNTE A ÉTÉ RETROUVÉE : 1, RUE DE SAINT-PIERRE, 193 32 SIGTUNA.

POSITION DU CORPS LORS DE LA DÉCOUVERTE : ALLONGÉ SUR LE CÔTÉ GAUCHE.

PAS DE LETTRE D'ADIEU.

LES VÊTEMENTS ONT ÉTÉ ENLEVÉS : NON.

PAS DE RIGIDITÉ CADAVÉRIQUE DANS LES DOIGTS, LES COUDES ET LA MÂCHOIRE. LES LIVIDITÉS CADAVÉRIQUES SONT FIXÉES. SANG SÉCHÉ SUR LE CÔTÉ GAUCHE DU VISAGE.

AUTOPSIE PASTORALE

MALADIE(S) CONNUE(S): HYPERTENSION ARTÉRIELLE SELON LE DOSSIER MÉDICAL (JE NE CONNAIS PAS LA PATIENTE).

OPÉRATION(S) RÉALISÉE(S): HANCHE GAUCHE EN 2009.

TRAITEMENT: ASPIRINE (DEUX BOÎTES SUR LA TABLE DE LA CUISINE), SINON RIEN.

CIRCONSTANCES DU DÉCÈS: NON RENSEIGNÉ.

ÉVENTUELLES ADDICTIONS: NON RENSEIGNÉ.

OÙ DES INFORMATIONS ONT ÉTÉ LAISSÉES: DANS LE DOSSIER MÉDICAL ÉLECTRONIQUE.

PROCHES QUI ONT ÉTÉ INFORMÉS DU DÉCÈS: FILLE, VOISINS.

*FORMULAIRE DE DEMANDE DE RÉALISATION D'UNE AUTOPSIE SCIENTIFIQUE*

DEMANDE ÉMANANT DE: OSCAR LJUNGQVIST

À: SERVICE DE PATHOLOGIE ET DE CYTOLOGIE DE L'HÔPITAL UNIVERSITAIRE KAROLINSKA

RÉSUMÉ DES CIRCONSTANCES: FEMME SANS ANTÉCÉDENT MÉDICAL POUVANT EXPLIQUER LE DÉCÈS. N'A PAS ÉTÉ EN CONTACT AVEC SA FILLE ET LES VOISINS DEPUIS ENVIRON SIX JOURS. RETROUVÉE MORTE À SON DOMICILE PAR LA POLICE QUI A ÉTÉ ALERTÉE PAR LA FILLE DE LA DÉFUNTE. GÎT SUR LE CÔTÉ GAUCHE. LE CORPS EST EN MAUVAIS ÉTAT, MONTRANT UN TRAUMATISME À LA TÊTE ET DU SANG SÉCHÉ SUR LE VISAGE. PEAU BLEUE ET MARBRÉE. LIVIDITÉS CADAVÉRIQUES FIXÉES. ODEUR ÂCRE CARACTÉRISTIQUE DE PUTRÉFACTION.

J'ESTIME QUE LA PATIENTE DOIT SUBIR UNE AUTOPSIE MÉDICO-LÉGALE. NÉANMOINS LA PATROUILLE DE POLICE

N° 17.5642 A DÉCIDÉ DE QUITTER LES LIEUX. LE MÉDECIN SENIOR D'ASTREINTE S'ENTRETIENT ACTUELLEMENT AVEC LISA MATHISSON, LA LIEUTENANTE DE POLICE DE GARDE.

EN VOUS REMERCIANT DE RÉALISER UNE AUTOPSIE POUR DÉTERMINER LA CAUSE DE DÉCÈS.

CONFRATERNELLEMENT

OSCAR LJUNGQVIST

« Alors ? » demanda Eva-Stina qui avait refermé la boîte Aladdin après avoir jeté le plastique marron de l'étage supérieur à la poubelle.

Laleh répondit lentement, en réfléchissant : « Si la patrouille a décidé de quitter les lieux, c'est que les policiers ne voulaient en aucun cas d'une autopsie médico-légale.

— Exact ! Il en faut une, d'après toi ?

— Oui, bien sûr. Nous ne pouvons l'autopsier nous-mêmes.

— Et pourquoi ça ? demanda Eva-Stina, espérant que Laleh allait trouver les trois raisons d'envoyer le corps en médecine légale.

— D'abord, il y a des traces de violence : donc l'intervention d'autrui est suspectée. Ensuite, le cadavre est putréfié : on peut manquer des ecchymoses et des hématomes et c'est au légiste qu'il incombe de rechercher des lésions profondes. Enfin, aucune cause évidente de décès ne vient à l'esprit, c'est le flou total : il faut donc une analyse toxicologique.

— Bravo, ma chérie ! Qu'allons-nous faire ? »

L'interne répondit, sûre d'elle : « Nous allons encourager le bon docteur Oscar Ljungqvist à appeler la patrouille pour la persuader d'ouvrir une enquête décès et de se mettre en relation avec le service de médecine légale de Solna. »

À ces mots, Eva-Stina ne put s'empêcher de rire :

« C'est exactement ce que je pensais, et puis j'ai lu le dossier de la patiente. Pour en apprendre un peu plus sur elle, mais aussi pour comprendre de quelle nature était le désaccord entre le médecin et la police, pourquoi la patrouille n'avait pas voulu d'autopsie médico-légale. »

Elle tendit alors une liasse de documents à Laleh : « C'est son dossier médical des dix dernières années. Tu n'as besoin de lire que les deux dernières pages. »

Après avoir survolé lesdites pages, Laleh se retourna vers Eva-Stina : « Les policiers et le médecin ont eu une légère différence d'appréciation et ne se sont apparemment pas quittés en bons termes. »

— J'ai eu la même impression, reconnut Eva-Stina. Ils ne devraient pas se retrouver pour danser autour de l'arbre de Mai à la Saint-Jean. Et pourquoi ça, d'après toi ?

— Il semble que les policiers et le médecin n'ont pas la même notion de ce qu'est un corps putréfié. Ils ne sont pas d'accord non plus sur le fait qu'il y ait ou non des lésions. C'est comme s'ils n'avaient pas regardé le même cadavre.

— Comment comptes-tu les départager ? » demanda Eva-Stina avec malice.

Laleh ne voyait pas où sa consœur voulait en venir : « C'est parole contre parole, je n'ai pas les moyens de les départager. Et dans le doute, je vais demander une autopsie médico-légale. »

Eva-Stina engloutit, triomphante, la dernière praline, convaincue qu'elle aurait d'ici peu des douleurs d'estomac : « Rien ne vaut la réalité, ma chérie ! Va juger par toi-même ! Va voir en chambre froide ! »

Laleh était déçue de ne pas y avoir pensé elle-même.

Eva-Stina renchérit : « De surcroît, en deux jours, le corps a dû se putréfier : on a eu un problème de courant dans le week-end. »

Eva-Stina et Laleh s'écrièrent en chœur, reprenant une phrase souvent employée : « *Et un corps vert, c'est un corps pour la médecine légale!* »

Elles éclatèrent de rire : si on attendait suffisamment longtemps, une autopsie scientifique finissait toujours par devenir une autopsie médico-légale. Au terme « *putréfié* », Eva-Stina et Laleh préféraient l'expression « *à point pour les légistes* ».

Ce qu'Eva-Stina n'avait pas expliqué à sa jeune collègue, c'est qu'elle pensait que le praticien et la patrouille de police avaient dû faire à peu près les mêmes constatations : des bleus au visage ou au cuir chevelu avec un début de putréfaction de la tête. C'était leur interprétation qui était différente.

Pour Oscar Ljungqvist, la moindre tache verte impliquait la réalisation d'une autopsie tandis que pour Christoffer et Miriam, une putréfaction localisée ne nécessitait pas l'intervention du médecin légiste car la conservation générale du corps permettait de ne pas passer à côté de lésions traumatiques d'importance. Quant aux blessures, quelques bleus au visage étaient fréquents lorsque le patient décédait brutalement en tombant contre le sol. Les bleus que présentait la patiente n'étaient pas de nature, à eux seuls, à expliquer le décès. Oscar Ljungqvist, lui, estimait que la patiente avait très bien pu provoquer un saignement crânien dans sa chute, saignement qui avait entraîné le décès. Un bleu n'était pas une lésion spécifique. Il pouvait survenir à la suite d'un coup contre une bibliothèque, une table, un bureau, à la suite d'un coup de pied ou de poing, d'un coup de batte de base-ball ou de massue. Qui avait raison, en fin de compte ? La loi disposait qu'un corps putréfié présentant des lésions de violence devrait être autopsié. « *Devrait être* » devant être compris comme un conseil du législateur. En même temps, ce dernier s'en remettait au bon sens et à l'évaluation du médecin, de la



police et du procureur, pour qu'ils ne soient pas contraints de demander une autopsie s'ils ne la jugeaient pas nécessaire. C'est pour cela que la loi disait « *devrait être* » et non pas « *doit être* ». L'anatomopathologiste Eva-Stina Sjögren, dans le cas présent et à ce stade de réflexion, jugeait que chacune des parties avait des arguments raisonnables et la loi de son côté.

Eva-Stina aimait la police. Beaucoup. Son mari, Göran, y travaillait. Pour elle, accepter d'être payé si peu pour prendre autant de risques ne pouvait que forcer l'admiration. La police traversait une crise grave. Ses effectifs diminuaient de plus en plus suite à des démissions et le taux de délits résolus s'élevait à peine à 14 %, le plus mauvais chiffre depuis seize ans, d'après un article d'*Aftonbladet* paru la semaine dernière. Nombreux étaient ceux qui imputaient cette crise à la restructuration de la police mise en place en 2015, la plus importante en cinquante ans. Eva-Stina, contrairement à son mari, n'était pas sûre que les deux soient reliés. Elle attendait le rapport de l'agence de gestion publique à ce sujet prévu à la fin du mois.

Devant ces difficultés et de nouveaux défis, comme le bond technologique opéré par les délinquants et trafiquants en tout genre ces dernières années, Eva-Stina comprenait que le commandant Emil Pousette, l'officier gradé auquel l'étudiant en médecine générale avait fait référence, n'avait aucune envie de dépenser du temps et des ressources inutiles pour avoir confirmation qu'une vieille dame était tombée chez elle après avoir fait un malaise cardiaque.

Par Göran, elle savait que le commandant Emil Pousette avait en charge en ce moment même une dizaine d'enquêtes concernant des meurtres ou tentatives de meurtre. Mais même si Eva-Stina comprenait tout cela, elle savait aussi que des proches voudraient sûrement savoir un jour ou l'autre ce qui était arrivé à Lillemor. Et ce jour-là, ils pourraient réclamer le

rapport d'autopsie et se faire leur propre idée. Enfin, Eva-Stina pressentait qu'elle n'avait pas la compétence pour effectuer elle-même cette autopsie. Elle était anatomopathologiste, et la plus grande spécialiste du placenta de la Suède. On lui en envoyait de tout le pays pour savoir ce qui était arrivé à un embryon, un fœtus ou un mort-né. Elle pouvait également différencier des formes très subtiles de cancer du poumon. Simplement, la putréfaction, les plaies et les bosses, ce n'était pas son rayon. Elle les laissait aux médecins légistes, qui eux-mêmes ne pourraient jamais faire de diagnostics dans son domaine à elle.

Laleh venait de revenir de la morgue. Elle s'agitait : « La morte, c'est une pasteur ! Elle en a les habits. C'est pas la période de carnaval : c'en est une vraie ! Non, mais quel dommage, on aurait pu autopsier un membre du clergé ! C'est pas tous les jours qu'on a une telle occasion ! »

Eva-Stina imaginait que Lillemor avait dû être habillée au moment de sa mort de la chemise bleue et du col blanc réglementaires, assortis de vêtements neutres : veste de tailleur cintrée noire ou gris souris, chaussettes beiges et chaussures bleu marine à talon plat. La pasteur de son église lui avait confié par le passé que le col blanc, permettant de reconnaître le sacerdoce, coûtait horriblement cher – en moyenne quatre-vingt-quinze couronnes, soit environ dix euros – au vu de la qualité médiocre du matériau et du prix de revient, vraisemblablement dérisoire. De surcroît, il s'abîmait vite et il fallait régulièrement le remplacer. Elle avait par conséquent chargé son mari de lui en fabriquer un de temps en temps, en découpant une languette dans un couvercle d'un pot de yaourt de deux kilos. La pasteur trouvait que ça l'aidait à rester humble – avoir un morceau de couvercle autour du cou. Ça lui rappelait qu'elle n'était qu'un modeste serviteur de